

*m'avez suivi vous siégerez sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël*¹, c'est-à-dire la totalité du genre humain, les Juifs premier-nés de Dieu puis les Gentils qui se sont soudés à eux et ont formé avec eux l'ensemble de l'humanité représentée par le mystérieux chiffre douze.

Telle sera la récompense propre des Apôtres. Mais ils ne seront pas les seuls à tout abandonner pour suivre Jésus dans les voies de la vie de perfection. Le cours des siècles verra se former, loin du monde, dans de pieuses solitudes, dans des cloîtres fervents, les glorieuses phalanges des pauvres volontaires. Quelle sera la récompense des religieux ? Elle sera double. Le ciel leur est promis, et, en attendant, sur la terre, ils retrouveront plus sereines et plus abondantes les choses qu'ils ont quittées pour Dieu. Saint Paul s'écriait en leur nom : « n'ayant rien, nous possédons tout ! » S'ils abandonnent le toit paternel, le cloître s'ouvre à eux comme un asile saint et tranquille. S'ils disent aux leurs un adieu douloureux, une aimante et joyeuse famille les reçoit dans son sein. Ils retrouvent au centuple tout ce qu'ils ont quitté.

Mais quoi ? Seront-ils, dans une vie toujours douce, privés de l'auréole de la souffrance, chassés des glorieux abords du calvaire ? A Dieu ne plaise ! Jésus-Christ les veut à sa suite sur la voie douloureuse, et il leur donne comme prérogative plus précieuse que les autres d'être au sein du monde d'éternels persécutés : *Nul ne quittera sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses fils, ou ses champs, à cause de Moi et à cause de l'Evangile,*

¹ Matt., XIX, 28.

*qu'il ne reçoive au centuple, dès cette vie même, des maisons, des frères, des sœurs, des mères et des enfants et des terres... tout cela avec des persécutions. Puis, dans le siècle à venir la vie éternelle*¹.

V. — Certes ! Voilà de quoi exalter les âmes les moins portées à l'orgueil. Jésus le sait et se hâte de rappeler à l'humilité et à une crainte salutaire les heureux privilégiés de sa grâce. *Alors continue-t-il, beaucoup de ceux qui s'étaient trouvés au premier rang descendront au dernier ; et les derniers deviendront les premiers*². Ce double bouleversement qu'opère ou l'orgueil ou l'humilité se vérifiait à cette heure même pour le peuple Juif, sous les yeux des Apôtres. D'appelés, de privilégiés, qu'ils étaient, comblés par Dieu de toute sorte de grâces, ils passaient par leur incrédulité et leur refus de recevoir le Christ au dernier rang des peuples, et les jours n'étaient pas loin où dispersés aux quatre coins du monde, sans patrie, sans autel, sans sacerdoce, sans rien de ce qui constitue une nation, ils erraient par toute la terre sans se fixer nulle part. Et durant ce temps la gentilité convertie deviendrait la première, à la place laissée vide par Israël prévaricateur.

La Parabole du *Maitre et des ouvriers*³ met en saisissant relief cette évolution de la grâce et de la justice, de la miséricorde et du châtement, montrant « les premiers devenus les derniers et les derniers les premiers », les gentils ouvriers de la dernière heure, parvenant au salut, dont les Juifs se sont rendus indignes.

Mais cette Parabole renferme d'autres enseignements.

¹ Matt., XIX, 29. Marc., X, 29, 30. Luc., XVIII, 29, 30.

² Marc., X, 31. Matt., XIX, 30.

³ Matt., XX, 1.

Nous voyons tout d'abord, dans l'appel et la conversion de la gentilité l'inlassable bonté de Dieu qui accepte comme serviteurs ceux qu'une longue indifférence a tenus éloignés de lui. Lui-même va les convier au salut, et quand ils refusent à une heure plus matinale, il vient les prendre à une heure plus avancée, et jusqu'au dernier moment de la vie, l'accueil de la grâce et des moyens de salut peut mener à la récompense du ciel. Mais cette récompense sera-t-elle invariablement la même pour ceux qui ont généreusement supporté le travail durant leur vie entière et ceux qu'une tardive conversion y a fait peu de temps participer ? Oui et non. Oui, car tous ont le ciel comme récompense, c'est le « denier » commun à chaque ouvrier de Dieu. Non, car le ciel peut être plus ou moins délicieux, « la maison de Dieu a des demeures différentes », « une étoile diffère d'une autre étoile », et si le « fleuve de volupté » est offert à tous, tous n'ont pas la même mesure pour y puiser ; si Dieu se donne à tous à posséder, tous n'ont pas de Lui la même parfaite perception et n'y trouveront pas les mêmes délices ; une nourriture savoureuse sera mieux goûtée d'un palais plus délicat ; une oreille plus sensible et mieux exercée trouvera dans un concert donné à tous des jouissances spéciales et de plus vifs plaisirs ; si le Père de famille donne à tous ses ouvriers un même « denier », à tous ses Elus le même ciel, il ne s'en suit nullement que la récompense ne sera pas plus riche pour une tâche mieux remplie et un plus généreux travail. Ce que le Sauveur a surtout en vue dans sa Parole c'est de donner courage à tous, même aux plus attardés, et de montrer que jusqu'au dernier instant de la vie, jusqu'à la « onzième heure », le salut est possible et le ciel est ouvert.

*Le Royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit à la première heure du jour louer des ouvriers au travail de sa vigne*¹. Le Père de Famille » c'est Dieu, qui a tout créé, qui gouverne tout, et de qui tous les êtres dépendent. La « vigne » c'est la sanctification, c'est l'Eglise, c'est notre âme, c'est le prochain, tout ce qui réclame nos soins et notre spirituel labeur. « Tous les hommes sont appelés au salut », même ceux qui ne parviendront ni à la maturité, ni même à l'adolescence ; Dieu vient dès « la première heure », dès la première enfance, en appeler un grand nombre au salut. Pour ces tout jeunes prédestinés il n'est question que d'un « denier » ; leur mérite étant nul, ils n'auront le ciel que dans la plus modeste mesure. *Il convint avec eux d'un denier par jour et les envoya à sa vigne.* Cette vigne ici, c'est la céleste vigne du bonheur éternel, et les petits enfants morts avec le baptême sont les appelés de la première heure.

*Il sortit de nouveau vers la troisième heure et en vit d'autres qui se tenaient oisifs sur la place publique*². Tout désigne ici le jeune homme. « La troisième heure » est celle du réveil de la nature, le soleil déjà haut, embrase le ciel ; tout s'agite, tout bouillonne, tout bruit dans le monde. Telle est aussi l'adolescence, quand la vie la remplit et l'enivre, et que tout en elle est illusion, activité, joie et lumière. L'enfance s'est écoulée dans la légèreté du premier âge, l'oubli de Dieu et l'indifférence des choses saintes. Quand la grâce vient inciter le jeune homme, elle le trouve à la fois dans l'inertie première et dans l'agitation qui commence à naître ; il

¹ Matt., XX, 1.

² Matt., XX, 3, 4, 5.

est pour Dieu et le salut tout ensemble « oisif » et déjà dans le tumulte de la « place publique », ne faisant rien pour son âme, et se remplissant déjà des mille agitations d'un monde où il aspire à se faire sa place. Remarquons que quand Dieu l'appelle à la conversion et au salut, il ne fait avec lui aucune convention, ni ne lui parle du « denier convenu ». C'est que le jeune homme a son libre arbitre, peut travailler plus ou moins, et que l'intensité de la récompense dépendra de l'intensité du travail. *Allez, vous aussi, à ma vigne, leur dit-il, et ce qui sera juste je vous le donnerai. Et ils y allèrent*¹. C'est là nos jeunes gens chrétiens.

Comme la grâce agit de même avec les hommes parvenus à la maturité et déjà même avancés en âge, qu'elle les trouve, eux aussi, éloignés de Dieu, indifférents pour leur âme, oublieux de leur avenir, tout entiers absorbés dans les sollicitudes de la vie présente, les affaires, les plaisirs, les agitations de la « place publique », et que cette grâce leur fait le même appel et obtient d'eux la même obéissance, la Parole passe sans trait particulier : *Il sortit encore vers la sixième et la neuvième heure, vers midi et trois heures, et fit de même*².

Si la bonté de Dieu se montre dans les conversions de l'adolescence, de la virilité et de la vieillesse, combien plus étonnante elle est dans celles de la dernière heure ! Voici des hommes rebelles à Dieu et à leur conscience depuis leur plus jeune âge. Dieu n'a cessé de les convier au salut et ils n'ont cessé de lui opposer des refus. Les années ont passé stériles pour leur âme, la vieillesse s'est écoulée dans la même indifférence religieuse qui

¹ Matt., XX, 3.

² Matt., XX, 5.

avait désolées autres parts de leur vie, la mort approche, la dernière heure vient implacable, c'est fini dans un instant ! La grâce désertera-t-elle ces couches que la religion n'a pu visiter encore ? Non. Pas même alors Dieu n'abandonne un pécheur, mais il vient à lui à cette heure suprême et lui propose une dernière fois la réconciliation et le salut. *Etant enfin sorti vers la onzième heure, il en trouva encore qui se tenaient là dans l'oisiveté et il leur dit : « Pourquoi rester ainsi oisifs tout le jour ? — Parce que, répondirent ils, personne ne nous a loués. — Eh bien ! vous aussi allez à ma vigne*¹. Il en est, et nombreuses, de ces existences qui se sont passées tout entières loin de Dieu et vides de tout mérite surnaturel ; dévorées peut-être d'une activité incessante pour les labeurs terrestres, inertes devant tout travail spirituel, tout de feu pour le monde, tout de glace pour le ciel. Et les voilà sur une couche de mort, sans vigueur comme sans espérance. Ils ont, ou plutôt ils balbutient une excuse : « personne ne nous a loués ! Pour plusieurs l'excuse n'est pas sans fondement : ils ont vécu dans des milieux ingrats, où jamais ne pénétrait le moindre rayon de la foi ; leur enfance ne s'éveilla pas aux idées religieuses : leur adolescence fut confiée à des maîtres sans christianisme ; puis le tumulte de la vie publique les emporta et les mena, à travers une vieillesse incroyante, aux portes mêmes du tombeau. Ils sont moins coupables, ils le sont néanmoins assez pour mériter le reproche que Dieu leur adresse : Pourquoi êtes-vous demeurés oisifs tout le jour ? » Tout le jour ! Est-il possible qu'ils soient restés toute une vie sans que rien n'ait réveillé en eux une aspiration, un regret, un

¹ Matt., XIX, 6.

remords ? Sans qu'un écho, fût-il lointain, ne leur soit parvenu des oracles divins, des enseignements religieux... ? Mais la miséricorde de Dieu est sans limite : eux aussi, jusqu'au dernier souffle peuvent parvenir au salut.

La fin de la Parabole aurait lieu de nous surprendre, si nous ne savions que le Sauveur en fait la saisissante apothéose de sa miséricorde. Elle est telle envers les pécheurs les plus désespérés, les plus près du tombeau, qu'elle pourrait, par impossible, exciter les murmures des Élus eux-mêmes, et que si dans le Ciel on pouvait se plaindre on se plaindrait de ces entrées ravies jusqu'au seuil de la mort. *Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : « appelez les ouvriers et payez-les, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers. Ces derniers de la onzième heure s'approchèrent donc et reçurent chacun un denier. Les premiers vinrent ensuite espérant recevoir davantage, mais à eux aussi on donna un denier. Et eux, le prenant, murmuraient contre le père de famille, disant : « ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur¹. »*

Ces murmures, nous venons de le dire, sont mis ici par le Sauveur pour donner à la Bonté divine son plus saisissant relief. Mais fussent-ils possibles au ciel, dans la patrie de la charité et de la paix, qu'ils demeureraient injustifiés, ne tenant pas compte de deux circonstances essentielles. Il est très possible d'abord que les derniers deviennent les premiers ; que le converti de la onzième heure donne à son repentir, à son amour, à ses vertus

Matt., XIX, 8, 9, 10, 11, 12.

une telle intensité qu'il répare une vie entière d'indifférence et d'oubli, tandis que l'ouvrier du début se sera relâché et n'aura marqué les longues années de son existence que par sa lâcheté et ses fautes. Et si nous supposons que la journée entière a été remplie dignement, saintement, que « le poids de la chaleur et du jour » n'a provoqué qu'un redoublement de patience et de courage, rappelons-nous que si le « denier » est commun à tous, il ne limite pas la récompense des plus dignes. Le denier c'est le ciel, mais le ciel comprend « des demeures différentes » et une joie commune à tous peut être très diversement goûtée par chacun.

Mieux vaut cependant moins raisonner et s'en tenir à la souveraine indépendance de Dieu dans la diffusion de ses largesses. Dieu qui ne doit rien à ses créatures ne saurait être injuste envers celles auxquelles il donne moins. Répondant à chacun d'eux : « Mon ami, dit le père de famille, je ne vous fais aucun tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui est à vous et retirez-vous. Il me plaît de donner à ce dernier venu autant qu'à vous ; ne m'est-il pas permis d'agir à ma volonté ? Ou bien quand je suis bon, le verrez-vous de mauvais œil¹ ? Le ciel serait-il déjà si rempli que Dieu ne puisse compenser par des appels de la dernière heure les vides que tant de refus obstinés y auront laissés ? Si beaucoup sont appelés peu sont élus². D'autre part, en face de l'at-tiédissement et des reculs qui font passer au dernier rang les appelés de la première heure, comment la Justice divine ne tiendrait-elle pas compte des efforts héroïques qui font regagner à d'autres le temps perdu ?

¹ Matt., XIX, 13, 14, 15.

² Matt., XIX, 16.

Le bon Larron ne devient-il pas, en une heure, un grand et admirable saint ? Les Juifs, appelés à la foi depuis tant de siècles ne cédèrent-ils pas aux gentils le premier rang dont ils déchurent par leur incrédulité ? *Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers* ¹.

Et cette Parabole qui s'explique de chaque homme en particulier, des différents âges de sa vie et des appels successifs de la grâce, peut s'entendre de l'histoire entière du genre humain. Durant l'enfance de l'humanité Dieu l'appelle au salut par les révélations primitives De Noé à Moïse, des Patriarches à la Loi Écrite, nouvelles grâces, nouveaux appels. De Moïse à Jésus-Christ les Prophètes ne cessent de convier Israël, et, par Israël les nations, à la connaissance de Dieu et à la pratique de la vertu. Jésus-Christ paraît et jusqu'à la fin de monde par Lui et par son Église il ne cessera de dire aux hommes : « allez vous aussi à ma vigne ».

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

I. — C'est dans la Pérée que le Sauveur donnait ces enseignements ; c'est dans la Pérée aussi qu'il reçut d'une famille tendrement aimée un douloureux message. *Il y avait un malade du nom de Lazare, de la bourgade de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur et lui essuya les pieds avec ses cheveux. Le malade était son frère* ². Voilà les amis de Jésus. Le Fils de Dieu a si bien pris notre nature, il

¹ Matt., XIX, 16.

² Joan., XI, 1, 2.

est si réellement devenu nôtre, qu'il partage avec nous les charmes bienfaisants de l'amitié. Il aime tous les hommes, qu'il est venu sauver et qu'il appelle « ses frères » ; il a des réserves d'amour pour ses plus mortels ennemis ; les crimes et les malheurs de Jérusalem lui arrachent des larmes ; rien n'est indifférent pour le Dieu qui vit, souffre et meurt pour nous. Mais si son amour se répand sur tous, il n'a pas en tous une égale intensité. Là où le fleuve trouve un lit plus large, il s'y repose plus tranquillement ; où les âmes sont mieux disposées, le Divin Cœur se fait plus tendrement aimant. Ainsi est la famille de Béthanie. Tous y sont saints et dévoués au Sauveur, et, quand Israël entier le repousse, la maion de Lazare devient son plus continuel refuge. Marthe est vive, alerte, toujours en action, pleine pour le Maître d'une sollicitude que rien ne déconcerte ni ne lasse. Marie est la convertie que la méditation absorbe, que l'amour presse, et qui ne se plaît qu'aux pieds du Sauveur. Son nom veut dire : « illuminatrice » comme celui de Marthe signifie : « action », comme celui de Lazare signifie : « secours apporté par Dieu » : noms prophétiques où sont admirablement dépeints ceux qui les portent. Tels sont les amis de Jésus : tels doivent être les nôtres, car si les amitiés nous sont permises et salutaires, c'est à la condition que nous y trouverons lumière, activité sainte et secours pour notre âme ; à la condition surtout que Dieu en sera le lien et que son amour dominera et régira en nous tous les autres.

Nous étonnerons-nous des larmes que l'on verse à Béthanie, des angoisses qui étreignent les cœurs d'amis si affectionnés ? Ce serait bien peu connaître à quelle condition on aime Jésus et on en est aimé. Jésus n'est-il pas « l'Homme de douleurs » ? Et ne devons-nous pas